De tout un peu

Autor(en): **Caze, Robert**

Objekttyp: **Article**

Zeitschrift: **L'émulation jurassienne : revue mensuelle littéraire et scientifique**

Band (Jahr): **2 (1877)**

PDF erstellt am: **15.05.2024**

Persistenter Link: https://doi.org/10.5169/seals-684398

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.
Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.
Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Ein Dienst der *ETH-Bibliothek*
ETH Zürich, Rämistrasse 101, 8092 Zürich, Schweiz, www.library.ethz.ch

http://www.e-periodica.ch

DE TOUT UN PEU

PAR

Robert Caze

DE TOUT UN PEU...

De omni re : de toute chose
Sont composés mes pauvres vers.
Puissent-ils, pendant les hivers,
Vous distraire un peu de la prose !

De ces rondels, l'un est morose,
Celui-ci fol, ceux-là trop verts.
De omni re : de toute chose
Sont composés mes pauvres vers.

Il se peut fort bien qu'on en glose
Et qu'on critique mes travers :
Les jugements seront divers.
Il faut pourtant bien que je cause
De omni re, de toute chose.

TOUT PETIT

Le gamin commence à marcher;
Il va vers tout ce qui l'étonne.
Il entend l'horloge qui sonne,
Il s'extasie et veut toucher.

Quel désordre sur le plancher!
Roger est le diable en personne.
Le gamin commence à marcher;
Il va vers tout ce qui l'étonne.

La maison n'est plus monotone —
Il faut l'entendre se fâcher
Quand sa mère veut le coucher.
Quels cris alors! Il s'époumonne.
Le gamin commence à marcher.

DINER

—

Les gens de ferme sont à table,
Muets, ils sont venus s'asseoir.
La soupe, comme un encensoir,
Fume tassée et délectable.

Ils ont tous une odeur d'étable.
Les plats luisent sur le dressoir.
Les gens de ferme sont à table,
Muets, ils sont venus s'asseoir.

Un loqueteux épouvantable
Ouvre la porte et dit bonsoir.
« Du pain, le lard hors du saloir !
» Mangez ; la ferme est charitable. »
Les gens de ferme sont à table.

PHILISTIN

—

Il est marchand d'épicerie
Sur la Grand'Place, à Caudebec.
En pantoufles, en bonnet grec,
Il arrive à la brasserie.

Jadis sergent d'infanterie,
Il aime l'ordre, mais boit sec,
Il est marchand d'épicerie
Sur la Grand'Place, à Caudebec.

Le soir, il joue un sol avec
Le vieil adjoint de la mairie.
Une chose le contrarie :
Il ignore le jeu d'échec.
Il est marchand d'épicerie.

LA BONNE FONDUE

Nous mangeons la fondue,
La fondue au vacherin.
Que chacun se mette en train,
Point de minute perdue.

Pour qu'elle soit étendue,
Arrosons-la de bon vin.
Nous mangerons la fondue,
La fondue au vacherin.

Combien elle est attendue !
Chacun apprête son pain :
Servez ! Elle bout enfin.
Après cette tâche ardue,
Nous mangerons la fondue.

INVITATION

à J. G. C.

La maison aux volets verts.
J.-J. Rousseau.

Vous désirez une maison
Lointaine, aux vertes jalousies.
Je fais droit à vos fantaisies :
Venez pendant la fenaison.

Quittez, mon cher, votre prison,
Où l'on voit naître les phthisies.
Vous désirez une maison
Lointaine aux vertes jalousies.

Je vis là suivant la raison,
Loin, bien loin des apostasies,
Venez lire des poésies,
Agrandissez votre horizon,
Vous désirez une maison.

LE BAZAR

I

« Entrez, approchez : tout à treize ! »
Il parle bien, ce camelot ;
Son éloquence coule à flot,
C'est un personnage à son aise.

Son accent, sa verve française,
Font valoir chaque bibelot.
« Entrez, approchez : tout à treize ! »
Il parle bien, ce camelot.

Parfois, il épice sa thèse ;
Mais il ne cherche pas son mot.
Il vous faut supprimer l'argot,
Si vous désirez qu'il se taise.
« Entrez, approchez : tout à treize. »

II

J'aime les boîtes de joujoux
Que l'Allemagne nous fabrique
Et que l'on vend dans la boutique
Dont le prix fixe est treize sous.

Dans l'une l'on voit des pioupious,
A la tournure automatique.
J'aime les boîtes de joujoux
Que l'Allemagne nous fabrique.

Dans l'autre, on trouve des matous
Et des chevaux couleur de brique.
Chaque boîte a l'aromatique
Odeur d'une forêt de houx.
J'aime les boîtes de joujoux.

III

Que d'objets dans ce bazar
Et que de choses groupées !
Eustaches, cuillers, poupées
Coudoient des portraits du czar.

Des instruments de hasard
Y disent leurs mélopées.
Que d'objets dans ce bazar
Et que de choses groupées !

Prends, gamin, futur César,
Ces images découpées,
Un pistolet, des épées,
Des fusils, un étendard.
Que d'objets dans ce bazar !

DEUIL

Ma pauvre grand-mère est morte
Loin de moi, l'été dernier.
Je n'ai pu l'accompagner,
Je n'ai pu suivre l'escorte.

Elle était joyeuse, accorte,
Et je ne puis l'oublier.
Ma pauvre grand-mère est morte,
Loin de moi, l'été dernier.

De ce monde, il faut qu'on sorte,
Mais il fait bon au foyer,
Qand la mort vient foudroyer
Un des vôtres et l'emporte.
Ma pauvre grand-mère est morte.

PAUVRE FILLE!

Elle est boiteuse, elle est bossue
Et tous la voient d'un œil fâché.
Etre bancal, corps déhanché
Partout, elle est fort mal reçue.

Sa mère, un jour, fut aperçue
En compagnie d'un débauché.
Elle est boiteuse, elle est bossue
Et tous la voient d'un œil fâché.

Dieu se vengea. Fort mal conçue,
Elle est la fille du péché.
A peine l'a-t-on aperçue,
Que l'on se signe effarouché.
Elle est boiteuse, elle est bossue.

KNEIPE

Qu'on apporte de la bière.
Fuchs, remplis mon gobelet.
Qu'on apporte un tonnelet!
Nous boirons la nuit entière.

Nous aurons l'ivresse altière;
Que chacun chante un couplet.
Qu'on apporte de la bière,
Fuchs, remplis mon gobelet.

Philistins, gent épicière,
Buvez du vin violet.
Gorgez-vous de soupe au lait :
Chacun vit à sa manière.
Qu'on apporte de la bière!

NOPCES

Messieurs les étudiants, etc.

Qu'on nous donne du Mâcon :
Apportez-nous dix bouteilles.
Salut, opulentes treilles,
Du pays grec ou gascon.

Videz encore ce flacon,
O maîtresses sans pareilles;
Qu'on nous donne du Mâcon,
Apportez-nous dix bouteilles.

Quoi que défende Dracon
Le vin est plein de merveilles.
Buvons-en jusqu'aux oreilles,
Le vin créa la chanson.
Qu'on nous donne du Mâcon.

A L'ANCIEN AMI

Vous qui connûtes la Bohême,
Rappelez-vous ce cabaret
Où, quand le soleil disparait,
L'on mange, l'on boit et l'on aime.

Nous y lûmes plus d'un poème
Sur une table sans apprêt.
Vous qui connûtes la Bohême,
Rappelez-vous ce cabaret.

On n'y faisait point le carême;
Nous y buvions du vin clairet
En discutant un rhythme abstrait. —
Vous n'aviez pas le front si blême,
Vous qui connûtes la Bohême.

LE PUNCH

Nous avions fait flamber un punch aux couleurs vives
Et nous avions éteint le lustre du salon.
Tantôt le feu montait en l'air comme un aiglon,
Ses flammes, dans la nuit, avaient des tons d'olives;

Et tantôt, il léchait de ses lèvres lascives
La coupe en empruntant l'éclat du vermillon.
Nous avions fait flamber un punch aux couleurs vives
Et nous avions éteint le lustre du salon.

Pâle, avec des yeux noirs, crêpu comme Absalon,
L'un d'entre nous rendait les flammes plus actives.
Sous la cuiller d'argent on les voyait, hâtives,
S'unir et bourdonner ainsi qu'un lourd frelon.
Nous avions fait flamber un punch aux couleurs vives.

OUBLI

à E. Favin

Mes vieux amis m'ont oublié ;
Je vis loin d'eux, c'est leur excuse.
Plus d'un me fuit, plus d'un m'accuse
Parce que je n'ai point plié.

Je suis l'être sacrifié
A tout objet qui les amuse.
Mes vieux amis, m'ont oublié ;
Je vis loin d'eux, c'est leur excuse.

Pourtant je m'étais allié
Aux espérances de leur muse.
Quand notre voix était confuse
Avec eux j'ai balbutié.
Mes vieux amis m'ont oublié.

RURAUX

—

Il fait beau temps ; c'est jour de foire,
Les paysans sont au marché,
Chaque couple est endimanché
Et les femmes ont mis leurs tabliers de moire.

Un gros lourdaud n'a fait que boire :
Sa femme jure ; il est fâché.
Il fait beau temps ; c'est jour de foire
Les paysans sont au marché.

Un prêtre dans sa robe noire
Passe, rêvant d'un évêché.
Il les lavera du péché
Et priera le bon Dieu d'avoir courte mémoire.
Il fait beau temps ; c'est jour de foire.

VERS LES PYRÉNÉES

à ma mère

O mère, tu quittes Paris
Et tu vas vers les Pyrénées.
Tu laisses, toutes les années,
La grand' ville des grands esprits.

Là bas, les sentiers tout fleuris
Embaument dans les matinées.
O mère, tu quittes Paris
Et tu vas vers les Pyrénées.

Là bas, les cieux ne sont pas gris,
D'azur les plaines sont baignées
Et, dans les vertes graminées,
On entend jaser les perdrix.
O mère, tu quittes Paris.

INDUSTRIE D'HIVER

Vive le marchand de marrons !
Vive l'hiver qui le ramène !
Trois planches forment son domaine.
Il n'est pas fier ! Nous mangerons,

Ma chère, quinze quarterons
De ces produits, cette semaine.
Vive le marchand de marrons !
Vive l'hiver qui le ramène !

De châtaignes nous bourrerons
Le ventre d'un chapon du Maine
Que, selon la mode romaine,
Tu parfumeras de citrons.
Vive le marchand de marrons !

ODI PROFANUM...

Odi profanum, écrivait Horace :
Rendons librement le texte latin.
Le voici traduit : *Plus de Philistin !...*
Mais, si l'on voyait périr cette race,

Où trouverait-on un sujet cocasse ?
Le grotesque aurait un rôle enfantin.
Odi profanum, écrivait Horace :
Rendons librement le texte latin.

Soyez en bien sûrs : Prudhomme a sa place
Marquée ici bas au commun festin.
Sans lui, on mourrait d'ennui. Le Destin
Près de la Tristesse a mis la grimace.
Odi profanum : écrivait Horace.

LES MÉSANGES

En dépit d'arrêtés étranges
Dirigés contre les gourmets,
Avec vous, amis, je promets
De manger un plat de mésanges.

Ces oiseaux, dignes de louanges,
Répandent de divins fumets,
En dépit d'arrêtés étranges
Dirigés contre les gourmets

On prétend que, là haut, les anges
Font un grand honneur à ce mets.
Arrosons ces chers oiselets
Du précieux jus des vendanges,
En dépit d'arrêtés étranges.

HUMBLE REQUÊTE

Ma foi! ce n'est pas bien, Messieurs les députés,
De mettre sur le vin des taxes aussi lourdes ;
Et si vous n'avez pas des oreilles trop sourdes,
Graves législateurs, entendez, écoutez :

Pourquoi ne point taxer les objets réputés
Dangereux et les mots qui passent pour des bourdes
Ma foi! ce n'est pas bien, Messieurs les députés,
De mettre sur le vin des taxes aussi lourdes.

Imposez la sottise et les absurdités,
Imposez les chignons, imposez l'eau de Lourdes.
Mais, créer par vos lois le veuvage des gourdes
Et remplir nos gosiers de mille aspérités,
Ma foi! ce n'est pas bien, Messieurs les députés.

UN RENTIER BERNOIS

« Bonjour, Mani, comment vas-tu ?
Ton air est grave, sombre, austère ;
Ton museau noir se penche à terre,
Tu me parais bien abattu.

Cependant tu restes vêtu
Comme un riche propriétaire.
Bonjour, Mani, comment vas-tu ?
Ton air est grave, sombre, austère.

Que te faut-il ? Sois moins têtu.
Parle. » — Et le vieil ours solitaire
A grincé les dents de colère,
Mais, fauve et farouche, il s'est tu.
« Bonjour, Mani, comment vas-tu ? »

BLASÉE

—

A quoi pensez-vous, Madeleine ?
Sur quoi se fixent donc vos yeux ?
Aspirez-vous à d'autres cieux ?
D'un chagrin noir votre âme est pleine.

Souffrez-vous de votre migraine ?
Trouvez-vous le temps pluvieux ?
A quoi pensez-vous, Madelaine ?
Sur quoi se fixent donc vos yeux ?

— Mon spleen lourd devient de la haine ;
Je veux fuir ce monde ennuyeux.
Mon cœur serait moins soucieux,
Cloué dans un cercueil d'ébène.
A quoi pensez-vous, Madelaine ?

———

POLISSONS

Les écoliers sortent de classe ;
Ils ont leurs livres sous le bras.
Les plus petits sont ronds et gras,
Les plus grands ont l'allure lasse,

La tête un peu penchée et basse
Et des tournures d'échalas.
Les écoliers sortent de classe
Ils ont leurs livres sous le bras.

Les gamins dévorent l'espace,
Font grand tapage et grand fracas.
Et leurs aînés hâtent le pas
Pour rire d'un bourgeois qui passe.
Les écoliers sortent de classe.

TYPE DE POTICHE

Le mandarin Li-Taï-Pé
Veut faire peindre sa figure
Et son ventre d'un envergure
De navire tout équipé.

Tsé-Fô, peintre, est fort occupé
De lui donner bonne posture,
Le mandarin Li-Taï-Pé
Veut faire peindre sa figure.

Sur un pot de Chine jaspé,
Tsé-Fô copîra sa peinture,
Et nous verrons sa portraiture,
Dans sa robe orange drapé
Le mandarin Li-Taï-Pé.